

GILLETTE EN BOURGOGNE — ACTE 1

Bourgogne — France
ACTE 1 — La ferme d'une seconde vie

Les histoires ne sont jamais les mêmes, parce que les moments où elles se rencontrent ne sont jamais les mêmes. Les lieux changent. Les saisons changent. Les gens changent. Et quand des femmes croisent leur chemin, les prédictions perdent toute valeur.

J'ai raconté cette histoire il y a quelque temps. Aujourd'hui, je veux la raconter de nouveau avec plus d'intensité, presque comme une conversation avec moi-même — un appel de la mémoire, une voix qui continue de frapper à la porte du temps, pour me rappeler non seulement ce qui a été, mais peut-être ce qui pourrait encore être.

ACTE 1 — LA FERME D'UNE SECONDE VIE

Vingt ans plus tôt, j'étais parti pour la Bourgogne, au cœur de la France, dans l'intention d'acheter une vieille ferme.

C'était une terre de vin, de fromage, et de cette élégance discrète que les Français gardent comme un héritage. Je connaissais déjà l'agent immobilier local chargé de l'affaire. Il avait présenté le bien comme une occasion rare, et les conditions étaient assez intéressantes pour piquer ma curiosité.

Je n'ai jamais été un chasseur de bonnes affaires. Les bonnes affaires sont des inventions humaines. Les vraies occasions relèvent de la providence.

La région se trouvait loin des grands axes commerciaux. Les visiteurs venaient surtout à la saison des vendanges, en août et en septembre, ou pour les fêtes locales célébrant les vins nouveaux. Le reste de l'année, le silence régnait sur les collines et sur les champs.

La ferme était en excellent état. Elle demandait un peu d'entretien, quelques aménagements de structure et un vrai bureau au rez-de-chaussée. Rien de bien lourd.

L'agent, pourtant, semblait pressé.

Un orage approchait, expliqua-t-il, et il proposa que nous fassions rapidement le tour du domaine à cheval.

Douze hectares.

Des vignes jusqu'à l'horizon.

Des vins rouges.

Des vins blancs.

Du champagne.

Un petit lac à l'ouest.

Des rangées d'acacias.

Des contrats en cours pour la vente du raisin.

Tandis que nous parcourions la propriété à cheval, je demandai pourquoi les propriétaires vendaient.

Sa réponse fut simple et dévastatrice.

« Ma femme a un cancer. Je ne veux pas qu'elle passe les années qui lui restent rivée à ce domaine. Je veux l'emmener faire le tour du monde tant que nous le pouvons encore. »

Je ne répondis rien.

De retour aux écuries, je remarquai huit magnifiques jeunes chevaux arabes.

Je demandai le prix de l'ensemble de la propriété.

La ferme.

Les terres.

Les vignes.

Les écuries.

Les chevaux.

L'homme hésita.

Il semblait presque avoir peur de le dire.

Puis il le dit.

« Six cent cinquante mille euros. »

J'y réfléchis quelques secondes.

Le lendemain, nous nous retrouvâmes chez le notaire.

Je payai comptant.

Sans hypothèque.

Sans banque.

Sans financement.

Je devins propriétaire d’un domaine en Bourgogne.

Vigneron.

Agriculteur.

Paysan, même.

Et, souriant en moi-même, je me dis que tous ceux qui avaient prétendu que j’écrivais comme un pied avaient enfin trouvé le métier idéal pour moi.

Ferdinando